LES BANDEAUX DE DALI

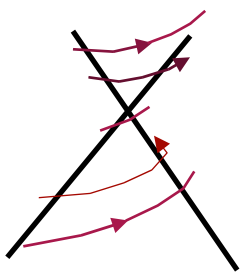
Salvador Dali est reconnu par les spécialistes et par le public comme l'un des grands peintres du vingtième siècle. Sa maîtrise technique et son imagination débordante fascinent.

Le public ignore en général l'imprégnation de la science et des mathématiques dans cette oeuvre picturale. Dévoiler cette imprégnation est un acte culturel et pédagogique : il permet au public de prendre conscience, ne serait-ce que dans l'art, du rôle joué par les mathématiques - la démarche intellectuelle qui a présidé à leur constitution et à leur développement, le monde symbolique qui les constituent.

Les oeuvres de Dali frappent d'abord à la fois par la richesse incongrue du spectacle qu'elles offrent, et par la rigueur de leur construction. Sont toujours présentes deux symétries qui assurent le contrepoids nécessaire à une expression imaginative débridée. La symétrie première et principale est établie par rapport à l'axe vertical des tableaux. Pour des raisons de dynamique visuelle, cet axe est très légèrement décalé sur la gauche en général. Une ligne d'horizon située vers le bas du tableau joue souvent le rôle d'axe de symétrie secondaire, une pseudo symétrie en fait car elle permet souvent d'opposer le haut du tableau qui contient l'essentiel de ce que veut montrer le peintre, du bas du tableau qui constitue une sorte d'assise à la partie haute. En haut les couleurs chaudes, au bas les couleurs sombres.

Les oeuvres que présentent ces bandeaux présentent l'originalité d'inscrire dans leur construction des faits et objets mathématiques. On ne trouve pas ici tous les objets mathématiques dont Dali s'est inspiré. Il a su par exemple introduire beaucoup de poésie dans certains pavages simples.

J'ai inclus dans ces bandeaux une photographie faite ce 3 Janvier d'un pan de ciel alpin : en mettant en rapport le contenu visuel de cette image avec celui de certains des tableaux de Dali ici présents, le spectateur ne pourra manquer d'être frappé par le soubassement réaliste de la vision dalienne, sans doute spontanée et inconsciente. J'ai pu observer ce décor nuageux en d'autres lieux. On voit une sorte de vortex central qu'on peut idéaliser par le sommet d'un cône complet



et autour duquel s'enroulent les trajectoires matérialisées par les filaments de nuage.

Bandeau «3» : Le thème mathématique principal des trois premiers tableaux situés sur la gauche du bandeau est lié à la fameuse suite de Fibonacci. Le tableau tout à gauche («Pietà» ou «Ascencion», 1958) montre la fleur de tournesol, dont la disposition des pétales est un des plus classiques exemples botaniques de l'incarnation approximative de la dite suite dans le monde naturel.
Dans le tableau suivant («La Madone de Raphael à la vitesse maximum», 1954)), plus ou moins issu d'ailleurs du tableau à sa droite immédiate («Tête raphalesque éclatée», 1951),

est présente une sorte de déploiement dans l'espace de la disposition initialement quasi plane des pétales du tournesol sous la forme d'un cone vrillé, la corne de rhinocéros.
Le commentaire de Dali sur ces oeuvres est à l'aune de leur contenu :

« Mais soudainement je découvris que, dans les entrecroisements des spirales qui forment le tournesol, il y a évidemment le galbe parfait des cornes de rhinocéros. Maintenant les morphologues ne sont pas du tout sûr que les spirales du tournesol soient de vraies spirales logarithmiques ; ce sont des spirales qui approchent beaucoup, mais il y a des phénomènes de croissance qui font qu'on n'a jamais pu les mesurer avec une exactitude rigoureusement scientifique ; et les morphologues ne sont absolument pas d'accord si ce sont des spirales logarithmiques ou non.
Mais, maintenant, je me suis renseigné à propos de la corne du rhinocéros elle-même : alors là, il n'y a aucun doute, il n'y a jamais eu dans la nature un exemple plus parfait de spirale logarithmique que dans le galbe de corne de rhinocéros. »

La tête de la Madone du troisième tableau est pour moi extraodinaire dans les deux sens du terme. Le crâne est un dôme italien classique, une sorte de semi-pavage d'un hémisphère par des rectangles, mais traité un peu à la Escher, à la manière d'une figure impossible. C'est le tableau en vrai grandeur qu'il faudrait voir pour en apprécier toutes les richesses.

Le dernier tableau de ce bandeau («Corpus hypercubus», 1954) représente un depliement, dans l'espace usuel, de l'équivalent de notre cube dans l'espace à quatre dimensions, appelé ordinairement l'hypercube. On obtient l'analogue du dépliement sur un plan des faces du cube ordinaire, version idéalisée d'une boîte d'allumettes.

Sur le tableau, on distingue bien six cubes qui forment la croix, et en arrière, plus cachés, apparaissent deux autres cubes.

(Les faces d'un n cube, qui appartient à l'espace à n dimensions, sont des (n-1) cubes. Compter les faces d'un n-cube est simple : comme il y a deux faces opposées dans chaque direction, un cube à n dimensions possède 2n faces, soit 2n (n-1)-cubes ! Ainsi le l'hypercube ou 4-cube possède 8 cubes ordinaires ou 3-cubes, ils apparaissent bien dans le tableau de Dali.)